

Beautiful Thing de Hettie Macdonald

Gilles Marsolais

Numéro 83-84, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1996). Compte rendu de [*Beautiful Thing* de Hettie Macdonald]. *24 images*, (83-84), 41–42.

ENCORE DE PASCAL BONITZER

Les lecteurs de Pascal Bonitzer ne seront pas surpris de découvrir derrière ce titre aux références lacaniennes une rhétorique qui n'est pas sans évoquer Rohmer¹: abyme entre les mots et les actions, art de couper les cheveux en quatre, mensonge généralisé, stratégies de séduction qui ne vont pas jusqu'à l'acte sexuel... Bonitzer est aussi scénariste (Téchiné, Rivette entre autres, le Ruiz présenté à Cannes) et sa capacité de tricoter une histoire nourrie de pensées subtiles et d'air du temps confirme ce talent-là.

Mais on aurait tort de l'enfermer dans des compétences qu'on lui connaît déjà. *Encore* est aussi une réflexion sur la mise en scène, le jeu, l'impact des regards. La première scène au café met d'emblée en place une dimension (à la fois spatiale et temporelle) qui conditionne notre attention au film. Une conversation entre le personnage principal (Abel Vichac, professeur de philosophie) et une étudiante (Aurora) est entendue par une tierce personne (interprétée par Laurence Côte) assise à côté d'eux. L'étudiante partie, l'homme va rejoindre l'autre jeune femme qui va le prendre à partie à propos de son comportement avec la première. Ce que cette description laborieuse ne rend pas, c'est comment ce principe de mise en scène (qui passe par des cadrages, des jeux de regards) interroge notre position de spectateur. À peine avons-nous emmagasiné un certain savoir que la scène suivante le remet en perspective, en doute par un commentaire critique. (Plus tard, nous saurons qu'Aurora n'est pas Aurora, etc.) En d'autres termes, nous croyions avoir instauré un cer-



Valeria Bruni Tedeschi et Jackie Berroyer.

tain rapport avec les personnages lorsque nous sommes amenés à faire retour sur eux. Plus tard, par exemple, une scène intime sur un palier (entre le prof et l'étudiante) prendra une autre tonalité quand on s'apercevra qu'elle est épiée par le petit ami de celle-ci.

Au premier abord partie d'échecs (Narcisse se rengorge de sa maîtrise), la vie se révèle sable mouvant. Un universitaire de renom qui a publié plusieurs ouvrages de philosophie, vivant avec la même femme depuis dix ans, se trouve confronté à une crise existentielle. Selon l'humeur du moment on s'amusera ou on sera horrifié par la mé-

diocrité de cet univers pitoyable... qui est le nôtre.

Drôle et plein de surprises, le film prend sur la fin un air de liberté qui n'est pas sans évoquer Jacques Rozier. Ce n'est pas le moindre de ses mérites. ■

1. Pour mémoire *Encore* est le titre du Livre XX du Séminaire de Jacques Lacan, Seuil, 1975 ("Encore, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour") et Pascal Bonitzer a écrit *Éric Rohmer* dans la collection Auteurs aux éditions de l'Étoile, 1991.

JACQUES KERMABON

BEAUTIFUL THING DE HETTIE MACDONALD

Premier film de Hettie Macdonald, d'après la pièce de Jonathan Harvey qu'elle avait déjà mise en scène au théâtre, *Beautiful Thing* se présente en sous-titre comme «un conte de fées urbain». Il raconte l'histoire de deux adolescents, voisins d'HLM d'une cité ouvrière bétonnée quelque part au sud-est de Londres, qui tombent amoureux le plus naturellement du monde et qui osent assumer leur orientation aux yeux de tous. Le premier, Jamie (Glen Berry)

vit avec sa mère Sandra (Linda Henry) qui cherche à le comprendre, tandis que l'autre, Ste (Scott Neal), est régulièrement maltraité par son père et son frère qui le méprisent.

Avec un tel sujet, on pourrait craindre le pire, mais le film réussit admirablement à éviter les pièges qui le guettent. Sans verser dans le psychisme, il va au-devant des situations clichés qu'il désamorce par l'humour. Par exemple, Jamie fait ses premières avances à Ste, dans sa chambre,



Glen Berry et Scott Neal.

pendant que sa mère regarde avec son amant *The Sound of Music*, à la télévision. Aussi, le rapprochement progressif des deux adolescents s'accompagne de divers incidents chez les voisins de cursive, ponctués par la musique tonitruante de «Mama Cass» dont s'est entichée la copine Leah, une voisine marrante qui est toujours dans les vapes.

Tourné en décors naturels (dans des appartements contigus), *Beautiful Thing* est de fait un mélange de réalisme et de fantaisie: il traite d'une façon aérienne, avec optimisme, d'un sujet d'actualité, bien ancré socialement. Il défend l'idée voulant qu'il soit possible d'être de la classe ouvrière et d'assumer honorablement une orientation sexuelle différente. Il faut voir comment les deux jeunes décident de faire leur «coming out» en dansant, enlacés, sur la terrasse bétonnée de cette cité ouvrière, au vu et au su de tous, et comment la mère de Jamie décide d'entrer dans leur jeu, pour le plaisir de faire tomber les barrières et les préjugés...

Ce film qui est un hymne à l'amour, montre avec humour et sans mièvrerie que le sentiment amoureux peut transformer la réalité, et que l'amour à seize ans, même entre des partenaires de même sexe, peut aussi être beau et naturel. Incidemment, le fait qu'il n'y est pas tant question de sexualité que du sentiment amoureux nous change des parties de jambes en l'air trop souvent associées à l'expression de la «différence».

Beautiful Thing est un petit film bien senti qui confirme la vitalité du cinéma britannique. ■

GILLES MARSOLAIS

SUNCHASER DE MICHAEL CIMINO

Si *Sunchaser* ne fut ni l'un des grands films du Festival, ni l'un des meilleurs de son auteur, il aura toutefois marqué le retour aux affaires d'un Michael Cimino dont nous n'avions plus de nouvelles depuis des années. Véritable et authentique «Maverick» d'un cinéma américain dans lequel il n'a jamais réussi à trouver sa place (au contraire des Coppola et autres Scorsese, cinéastes de sa génération), Cimino semblait avoir sombré corps et biens avec son remake de *The Desperate Hours* (à l'origine un Bogart réalisé par William Wyler) qui fit un flop et fut mal accueilli par la critique américaine, même s'il fut défendu en Europe et dans les colonnes de cette revue, si ma mémoire est bonne. Même si la forme s'est infléchie vers un tous publics bien com-

Jon Seda et
Woody Harrelson.

